

HISTOIRE DE LA FORMATION DE LA LANGUE ITALIENNE

Parmi les langues romanes, l'italien représente un cas particulier où les paradoxes abondent. Cette langue offre, en effet, aussi bien dans sa structure que dans son évolution historique, bien des aspects au premier abord contradictoires : plus que les autres, elle allie innovation et conservation, unité et diversité, s'est imposée à tous les habitants de la péninsule sans jamais leur avoir été imposée, etc. Ces caractéristiques paradoxales sont le résultat de conditions historiques, géographiques, politiques, mais aussi et surtout culturelles, que l'on peut suivre sur plus de deux millénaires.

1. Du latin aux dialectes italiens.

L'évolution qui a conduit, dans le berceau même de la latinité, de la langue de Cicéron à celle de Dante et Manzoni, a commencé dès les premiers siècles de notre ère. Il faut même parfois remonter à la période du latin pré-classique pour trouver les formes populaires ou rustiques qui, après avoir survécu parallèlement aux formes classiques, ont fini par les supplanter. On sait aussi que l'empereur Auguste disait déjà *de vino* au lieu du génitif *vini*, que Virgile écrit *templum de marmore* là où Cicéron aurait écrit *templum marmoreum*. Au IV^e siècle, un commentateur de Virgile, Servius, admet la prononciation *iustitia* (italien : *giustizia*) pour *iustitia*. L'Appendix Probi nous donne, à la même époque, une liste de formes incorrectes appartenant à la langue parlée : *veclus* (it. *vecchio*) pour le classique *vetulus*, *calcius* (it. *calcio*) pour *calceus*, *calda* (it. *calda*) pour *calida*, etc., qui révèlent une évolution déjà en marche.

Mais les transformations se sont multipliées surtout à partir des V^e et VI^e siècles avec l'installation en Italie de

royaumes barbares (les Hérules d'Odoacre, les Ostrogoths de Théodoric, les Lombards d'Alboïn). C'est de cette époque que datent de nombreux emprunts à des parlers germaniques : *fiasco, banca, bara, schermo, scherno, schiena, federa, snello, sala, gramo*, etc. Le morcèlement de l'Italie qui en est résulté, en duchés (Spolète, Bénévent), principautés, Etats du pape, possessions byzantines, musulmanes, puis normandes et espagnoles du sud, pendant qu'au nord se créaient le royaume d'Italie et la République de Venise, a favorisé la multiplication des dialectes et les a soumis à des influences très différentes.

Les premières attestations d'une langue vulgaire italienne remontent aux années 960-963, c'est-à-dire un peu plus d'un siècle après les premiers témoignages de la langue vulgaire française (Serments de Strasbourg, 842). Cependant le texte d'une devinette trouvée dans un livre liturgique et écrite à Vérone, à l'époque de Charlemagne, nous montre que la langue parlée avait déjà laissé tomber les consonnes finales (sauf -s et -n), fait passer les désinences latines -um à o (*album* devenant *albo*), le *l* à e (*nigrum* & *negro*), etc. Le pape Grégoire V, mort en 999 utilisait, pour s'adresser au peuple, trois langues différentes, comme l'indique son épitaphe :

*"Usus francisca, vulgari et voce latina
instituit populos eloquio triplici",*

ce qui signifie que, dès cette époque, la langue vulgaire est si éloignée du latin que le peuple ne comprend plus ce dernier.

Il faudra toutefois attendre plusieurs siècles avant que les lettrés n'écrivent leurs premiers vers dans cette nouvelle langue. Jusqu'au début du XIIe siècle, le latin demeure la seule langue écrite. En revanche, au niveau de la langue parlée, la diversification se poursuit. En 1303, dans son *De Vulgari Eloquentia*, Dante distingue déjà 14 dialectes principaux dans la péninsule. Ses observations demeurent, en gros, encore valables aujourd'hui. La survivance de dialectes largement pratiqués est une des caractéristiques de l'Italie moderne. Non seulement le peuple les utilise, mais, en maintes régions, la classe cultivée délaisse volontiers l'italien pour le dialecte local.

On peut répartir les dialectes en trois grands groupes, séparés par deux frontières linguistiques : l'une, qui va de La Spezia à Rimini, sépare les dialectes septentrionaux (véni-tien, lombard, piémontais, génois, émilien-romagnol) des dialectes centraux (toscan, ombrien, romain) ; l'autre, qui va d'Ancone au sud de Rome, sépare ces derniers des dialectes de l'Italie méridionale (abruzzain, napolitain, apulien, lucanien, salentin, calabrais, sicilien). Il faut classer à part le sarde qui a suivi très tôt une évolution propre, les dialectes rhétiques au nord (frioulan, ladin, romanche), le français de la vallée d'Aoste et les îlots linguistiques du nord (dialectes allemands) et du sud (dialectes grecs de la péninsule du Salente et de Sicile, catalan de Sardaigne, etc.). En revanche, le corse se rattache aux dialectes centraux (toscan en particulier).

II - Des dialectes à l'italien.

A la différence des autres langues romanes qui se sont imposées par la voie politique, tels le français et l'espagnol, le parler toscan a servi de base à la langue nationale de la péninsule italienne essentiellement par son prestige culturel. C'est l'influence littéraire de Dante, Pétrarque, Boccace qui dès le XIV^e siècle, l'a fait adopter par les écrivains des autres régions de la péninsule. Il faut ajouter que ces lettrés - à l'imitation du florentin Dante - n'ont pas repris purement et simplement le dialecte toscan, mais se sont efforcés de forger une langue valable pour l'ensemble de l'Italie.

Malgré la division de la péninsule en Etats politiquement distincts, voire rivaux, l'idée de nation italienne s'est en effet imposée très tôt, plus d'un demi millénaire avant que l'unité politique et linguistique ne se réalise. Pétrarque, par exemple, reconnaît pour italiennes les terres baignées par le Tibre, l'Arno et le Pô et fixe les limites septentrionales de l'Italie aux alpes :

*"Nature a bien pourvu au sort de notre état
quand l'Alpe pour défense
elle mit entre nous et la tudesque rage."*

On comprend que les hommes appartenant à cette

communauté à la fois culturelle et géographique aient cherché à lui donner une expression linguistique et une unité politique qui, toutes deux, lui manquaient. La question de la langue dont ont débattu jusqu'au XIXe siècle les écrivains italiens illustre bien la situation de l'Italie d'alors : fallait-il suivre Dante lorsqu'il a proposé comme langue italienne une langue composite empruntant à chaque dialecte ce qu'il avait de meilleur, c'est-à-dire, dans une conception esthétique de la langue, ce qu'il avait de plus beau ? Ou fallait-il au contraire choisir franchement le dialecte par excellence, le toscan, comme l'a fait cet autre florentin qu'est Machiavel ?

Il est difficile de dire qui l'a emporté de ces deux orientations. Certes, le toscan a longtemps gardé un attrait particulier pour les écrivains italiens : au siècle passé encore, Manzoni, après une première rédaction des *Fiancés*, modifia sur de nombreux points la langue qu'il avait utilisée, à la suite d'un séjour en Toscane où il était allé, selon son expression, "rincer son linge dans l'Arno". Mais aujourd'hui, l'unité politique étant acquise et l'italien standard ayant intégré de nombreuses formes et tournures non toscanes, on constate que peu à peu le toscan reprend sa place parmi les autres dialectes de la péninsule.

III. L'italien aujourd'hui.

Nous sommes loin, à présent, de la situation linguistique qui était celle de l'Italie au moment de l'unification. Selon les estimations du linguiste Tullio de Mauro, vers le milieu du siècle passé, on ne comptait pas plus de 600 000 italophones (dont 400 000 toscans) sur 25 millions d'habitants, soit 2,5 % seulement ! Cela explique que les émigrés italiens, malgré leur concentration dans certains pays (Argentine, Venezuela), n'aient jamais exporté leur langue. Tout au plus ont-ils pu parfois préserver quelque temps leur dialecte : on trouve au Brésil, par exemple, des colonies vénitiennes qui parlent encore le vénitien, mais ignorent l'italien !

Cependant, depuis la dernière guerre, l'évolution linguistique s'est accélérée : l'italien standard s'étend progressivement à toutes les couches de la société, quoique de manière inégale suivant les régions.

L'évolution touche aussi les structures de la langue :

elle est si rapide que certaines observations des grammaires des années 50 et 60 sont caduques aujourd'hui. Citons simplement un exemple symbolique : elles recommandent d'apostropher *gli* 'les', devant *italiani* (*gl'italiani*), mais aujourd'hui on dit et on écrit *gli italiani*. Malgré tout, la langue italienne demeure une langue de synthèse, fidèle en cela à son histoire. Elle apparaît surtout telle lorsqu'on la compare aux autres langues romanes : alors que l'espagnol attribue à chaque forme issue du latin une fonction propre (ex. : *el*, masculin, *lo*, neutre ; *ser* ou *estar*), que le français les fait fusionner (*être*) ou simplifier (*le*), l'italien garde à la fois l'un et l'autre : *il* et *lo* (masculin et neutre), *essere* et *essere stato*. Là où le français emploie un partitif (ex. : *boire du vin*) et l'espagnol s'en passe (*beber vino*), l'italien peut faire l'un et l'autre (*bere vino* et *bere del vino*). Mais cette recherche constante de la synthèse est aussi une recherche stylistique des nuances, les formes concurrentes n'étant pas équivalentes. C'est pourquoi la langue italienne est d'un abord facile pour un français, un espagnol ou un roumain qui y retrouvent tous des structures familières ; ce n'est qu'ensuite que ses subtilités posent quelques problèmes mais, en même temps, entraînent admiration et adhésion. Si l'extension géographique de l'italien n'est pas à la mesure de ses qualités, on peut penser que l'avenir lui réservera une place à part parmi les langues de culture, celles que l'on étudie pour le plaisir.

Alvaro ROCCHETTI